



Bihan Pierre-Marie : Né le 13-12-1885 à Scaër ; 1912, prêtre et étudiant à Rome ; 1914, mobilisé ; 1919, vicaire aux Carmes, Brest ; 1922, directeur au grand séminaire ; 1931, chanoine honoraire ; 1936, aumônier de l'hôpital psychiatrique de Quimper ; 1937, recteur de Plogonnec ; décédé le 10-10-1947.

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1947 p. 372-373.

M. le Chanoine Bihan, Recteur de Plogonnec. — La mort de M. le chanoine Bihn, le vendredi 10 octobre, au matin, a été une surprise pour tous, même pour ceux qui l'approchèrent de plus près à la clinique ; surprise douloureuse pour ses parents, amis et paroissiens chez qui il laisse des regrets unanimes. Ses obsèques, le lundi 13 octobre, à Plogonnec, furent un éclatant témoignage de l'estime et de l'affection dont il était entouré. Monseigneur Cogneau est présent et à la fin de la messe il exprimera délicatement les sentiments de tous comme il tiendra à présenter ses condoléances aux membres de la famille après le déjeuner ; il est entouré au choeur de M. le chanoine Messenger, ancien supérieur du Grand Séminaire, de M. le chanoine Cotten, supérieur actuel, de M. le Doyen du Chapitre cathédral... en tout une vingtaine de chanoines et une centaine de prêtres ; les paroissiens se pressent recueillis dans leur église trop étroite pour la circonstance. M. le chanoine Bihan naquit à Scaër en 1885, d'une vieille famille terrienne qui exploitait quelques 150 hectares au village de Trevallo. C'était, à l'époque une belle paroisse chrétienne aux coutumes et aux traditions patriarcales, au point qu'un jeune vicaire, de souche léonarde, arrivant à Scaër avait cru tomber en plein Moyen-Age. M. Bihan fut fortement marqué par ses origines et malgré tous les apports ultérieurs de ses études secondaires et supérieures, les divers échanges culturels que l'avenir lui ménagera, toujours il restera et surtout il redeviendra durant son ministère à Plogonnec enfant des campagnes et fils des Cornouailles.

Son enfance et sa prime jeunesse n'ont pas de secret pour ses amis ; il se plaisait tellement à narrer ses « aventures » et on se plaisait tellement à jouir de son rare talent de conteur ; la matière était riche sans doute et il était si heureux dans le choix et la précision du détail savoureux et pittoresque, campant ses personnages avec une naïveté habile, que sa conversation fut toujours un régal. Ce furent les leçons de latin au presbytère, le Petit Séminaire de Pont-Croix, le Grand Séminaire de Quimper. Au fur et à mesure que ses études avancent son intelligence s'ouvre et se délie d'une façon remarquable, servie par un jugement qui s'affermir, si bien que ses maîtres décident de l'envoyer à Rome compléter ses connaissances et prendre contact avec le centre de l'Eglise Catholique.

La guerre 1914-18 le surprend dans ces études et le rappelle dans son régiment d'infanterie coloniale. Brutalement il prend contact avec les Allemands à Rossignol et il est fait prisonnier. En captivité, il se trouve mêlé à des Allemands, à des Russes, à des Polonais ; curieux de tout, avide de savoir, il s'assimile rapidement les éléments des langues russe et allemande qui lui permettent bientôt de rendre service autour de lui tant au point de vue matériel qu'au point de vue spirituel. L'Italie l'avait charmé mais jusqu'à la fin de sa vie il gardera le souvenir nostalgique de ces Russes mystiques et se plaira souvent à chanter leurs prières et leurs cantiques.

Au retour de la guerre, après un court séjour comme vicaire à la paroisse de Notre-Dame des Carmes à Brest, la confiance de Monseigneur l'Evêque l'appelle comme directeur au Grand Séminaire de Quimper, poste qu'il occupa jusqu'en 1936. Dans cette maison de formation des futurs prêtres, il apportait sa sûreté de doctrine, sa culture variée qu'il ne cessa d'entretenir et de développer, mais aussi ce quelque chose qui enrichit l'enseignement des doctrines sacrées et la direction des clercs, l'expérience du ministère. Ici déjà il se découvre ce qu'il sera toute sa vie, intransigeant sur les principes, exigeant pour la doctrine mais nuancé dans l'application, soucieux du possible et de l'opportun.

Quelques années encore comme aumônier de la Maison de santé Saint-Athanase à Quimper et le voilà nommé recteur de Plogonnec le 4 août 1937 ; il a 52 ans. Plogonnec est une vaste paroisse en pays « glazik », parsemée de chapelles de secours, une de ces paroisses dites « conservées ». Il en assumait la responsabilité de bon cœur mais non sans appréhension. Il sentait venir cette crise de croissance et d'émancipation qui secoue violemment nos populations chrétiennes chez qui l'évolution sera d'autant plus rapide qu'elles sont restées plus longtemps figées, à l'abri des grands courants de la vie moderne ; il voyait les vieux cadres sociaux — paroisse, famille surtout — œuvre incomparable des prêtres des siècles passés, se miner sournoisement sous les terribles assauts des idées subversives et des mœurs dissolues qui pénètrent jusqu'aux recoins les plus reculés de nos campagnes. Ce fut la hantise de toute sa vie de recteur Que faire ? Il complète l'équipement de sa paroisse par la construction d'une belle école chrétienne de garçons et encouragea les diverses œuvres, les mouvements d'Action Catholique tout en déplorant que certaines formules et méthodes, élaborées surtout pour des terres de « mission » ne fussent pas suffisamment adaptées aux besoins réels d'une population croyante et pratiquante.

Son ministère paroissial fut empreint de fermeté et de douceur. Il était le pasteur qui savait s'indigner et réprimer les abus avec force ; était-il orateur ? Sans doute pas, mais éloquent il l'était, captivant son auditoire par son accent de conviction apostolique où passait toute son âme de prêtre. Sa fermeté était enrobée dans une grande bonté, dictée, on le sentait bien, par un grand amour des âmes.

C'est comme recteur de Plogonnec qu'il fut pleinement lui-même dans sa dualité.

Au presbytère, vous trouviez le prêtre cultivé, grand lecteur, se tenant au courant de tous les mouvements d'idées, portant un jugement personnel sur toutes les nouveautés, le théologien sûr, consulté par ses confrères. C'est à Plogonnec aussi qu'il se mit à aimer la langue bretonne. A son arrivée comme directeur au Grand Séminaire, le breton était pour lui quantité négligeable condamné à disparaître à brève échéance. Mais peu à peu le linguiste, l'amateur de langues — il connaissait, en plus du français et du breton, l'italien, l'allemand et le russe — se prit d'un grand intérêt pour la langue de son enfance, parcourut sa littérature et pénétra dans les secrets de sa grammaire ; entre temps le prêtre se rendait de mieux en mieux compte que la langue est l'âme d'un peuple et d'une race. Il rêvait d'une place plus grande donnée au breton comme langue liturgique, avait traduit le Gloria in excelsis en breton de façon à pouvoir être chanté sur les tons grégoriens et se plaisait à évoquer la puissance d'un « Gloar da Zoue e lein an Nenvou... » lancé par tout un peuple. Il nous reste encore de lui plusieurs cantiques qu'il a composés sur des airs bretons, allemands ou russes, que sa modestie s'est toujours refusée à répandre mais qui faisaient les délices de ses paroissiens et qui supporteraient honorablement la publication. Des essais d'adaptation d'antennes ou d'hymne qu'il a composés pour sa satisfaction personnelle ne sont pas non plus dépourvus de valeur. Il aimait à recevoir ses amis, à s'entretenir avec eux en des palabres interminables où se découvrait, sans nulle ostentation de sa part, sa grande érudition, son esprit de finesse et son bon sens. Il cultivait l'amitié comme bien peu et ces amitiés fidèles ont été le charme de sa vie et la joie des privilégiés —

nombreux — qui en bénéficièrent. Monseigneur Le Bellec, ami de Rome, vint le surprendre différentes fois dans son presbytère de campagne et exprima son grand regret de ne pouvoir être présent aux obsèques. Jamais la moindre réticence dans son accueil mais le sourire franc et une confiance enfantine.

Dans ses relations avec ses paroissiens, par l'effet d'un dédoublement spontané et naturel, il se dépouillait de toute sa supériorité culturelle : ses origines terriennes reprenaient le dessus, doublées d'une simplicité qui mettait ses paroissiens à l'aise, d'une délicatesse et d'une sensibilité toutes bretonnes - nuancées parfois d'une pointe de timidité - qui s'harmonisait si bien avec le tempérament de ces « glazik » tout en nuances. Il devinait parfaitement les réactions cachées de cette population plutôt fermée parce qu'il les partageait lui-même et qu'il était comme l'un d'eux, prenant part à leurs joies et à leurs tristesses, largement compréhensif de la rude vie de paysans, Il allait au-devant des infortunes, et leur venait en aide, discrètement mais avec largesse. Comme ses paroissiens, il aura aimé Plogonnec avec sa belle église, ses chapelles, ses beaux sites et la chapelle de N.-D. de Lorette, en particulier dont il avait restauré les vitraux, sanctuaire vénéré des paroissiens, aura une place de choix dans son cœur. C'est à N.-D. de Lorette qu'il se recommandera dans ses derniers moments. Son souvenir restera comme celui d'un prêtre uniquement préoccupé de l'avancement spirituel de son peuple, d'un prêtre qui s'est attaché à sa paroisse, qui s'est donné à ses paroissiens sans retour et sans réserve avec tout son cœur et toutes ses ressources.

V. F.

*Semaine religieuse de Quimper et Léon, 24/101947 p.372.*